

LE MURMURE DU COURAGE

*"Il avait une jambe de bois
Et pour que ça n' se voit pas
Il faisait mettre par en d'ssous
Des rondelles en caoutchouc."*

Les clients de passage lèvent la tête vers le trio chanteur. Observent le patron du bar hilare. Se tournent enfin vers celui à qui est destiné ce refrain. Étienne sourit en laissant la porte se refermer derrière lui. Il a l'habitude. Chaque vendredi, soir de belote et d'apéro, ses copains lui chantent leur rengaine. Il en rigole. Depuis l'accident survenu quarante ans plus tôt, il porte une prothèse à la place de sa jambe droite. Il en a connu des appareillages. Plus ou moins rigides, plus ou moins souples, plus ou moins lourds, plus ou moins adaptés, plus ou moins réglables et sophistiqués. De plus en plus légers et confortables. Mais chacun avec sa mélodie propre : certains claquaient, d'autres chouinaient, soufflaient ou crissaient. Celui avec lequel le septuagénaire se sent le mieux est sa prothèse actuelle. Elle a déjà dix ans, son médecin insiste pour la lui changer mais Étienne ne veut rien entendre. Il aime la musique de sa patte artificielle, elle est devenue une vraie part de lui-même.

Il s'approche de la table des choristes de pacotille. Tous trois font mine de tendre l'oreille.

- Moi je dirais qu'elle craquette.
- Pas du tout, elle bombille.
- Ah non, ça c'est un gringottement.

Tous les vendredis c'est le même cinéma. Étienne soupçonne ses mousquetaires, comme il appelle ses copains de toujours, de passer la semaine à chercher de nouveaux mots pour qualifier le cliquetis de sa jambe. Il est le premier à en rire. Pourtant au début cela n'a pas été facile.

Il se revoit juste après l'amputation, sanglotant pendant des mois, songeant même à quitter cette vie où la souffrance morale et physique l'emportait sur tout le reste. Ses parents, ses amis, ses collègues venaient le voir à l'hôpital puis chez lui. Ils étaient désemparés devant sa tristesse, son effondrement, sa dépression.

Quand j'ai compris que j'aurai plus qu'une jambe, l'enfer m'est tombé dessus. Adieu mon métier de prof de sport. Adieu blagues et rires des enfants. Adieu les boîtes où j'allais danser avec Évelyne. Adieu les longues balades en forêt à la chasse aux champignons. Les mousquetaires étaient là bien sûr. Depuis l'école on s'était jamais quittés tous les quatre. Partageant les mêmes punitions, les mêmes petites copines. À l'adolescence on avait fait les quatre cents coups ensemble. L'âge adulte, malgré mariages, et enfants pour certains déjà, nous avait jamais séparés. Ils étaient donc là, souvent. Ils se relayaient à mon chevet. Mais je savais que plus rien ne serait comme avant. J'aurais préféré être seul. Pouvoir ruminer ma peine tranquille sans quelqu'un faussement joyeux à mes côtés. Leur gentillesse, leurs attentions, leur simili légèreté me faisaient mal. J'avais envie de hurler : Barrez-vous tous ! Foutez-moi la paix ! Mais je pouvais pas, je savais qu'ils agissaient comme ça pour me sauver. Me sauver des ténèbres d'où je ne croyais jamais sortir.

Il faisait son deuil de tout, même de ce qui n'avait pas lieu d'être : adieu le bricolage, adieu les soirées au coin du feu, adieu les amis et pourquoi pas adieu son Évelyne. Allait-elle vouloir rester avec un estropié ? Dès le premier jour il lui posa la question. Les yeux noyés de larmes elle l'embrassa.

- Comment veux-tu que je vive loin de toi ? Après cinq années de mariage, les plus belles de ma vie.

Tandis qu'elle parlait, ses lèvres se pincèrent. Son visage se chiffonna.

- En plus tout est ma faute. Mes stupides hallucinations dans les oreilles t'ont poussé à ouvrir cette porte. C'est à cause de moi si tu es tombé.

Elle éclata en sanglots.

- Je m'en veux tellement.

Il lui prit les mains. Restait silencieux un moment. Il ne savait plus. Ne voulait pas se fier à sa mémoire en pointillés. *Quand j'essaye de me souvenir de l'accident, je trouve juste dans ma tête un magma*

brumeux plein de hurlements et de souffrance. Mieux vaut oublier tout ça. Pourtant... Non, peu importait ce qui s'était passé, l'essentiel était de reconforter son Évelyne.

- Mais non voyons, c'est pas toi la coupable. C'est moi seul qui ai fait cette bêtise... Et maintenant je vau plus rien, soupira-t-il.

Elle se leva pour le serrer dans ses bras.

- Tais-toi. Quand je pense que, d'après les secouristes, tu devrais être mort. Je ne peux que remercier le ciel que tu sois bien vivant. Peu m'importe ta jambe en moins. Je sais que nous allons sortir de tout ça et nous retrouver heureux comme avant. Je suis là. Je serai toujours là, près de toi.

Il ne savait que pleurer en écoutant les mots de son épouse.

Il se souvient quand, après l'opération, le médecin passait le voir chaque jour. Dans sa blouse blanc immaculé il était tout sourire.

- Alors comment ça va aujourd'hui ?

Étienne ne parvenait pas à retenir ses gémissements.

- Docteur, je vais pas tenir. Aidez-moi à partir, je vous en prie.

Le chirurgien posait sa main sur son épaule. Le regardait au plus profond des yeux.

- Vous ne devez pas penser à ça. Vous êtes bien entouré. Vous avez la vie devant vous.

Le malade tournait la tête vers le mur pour rejeter les propos du spécialiste. Mais ce dernier continuait.

- Écoutez-moi. D'ici quelques semaines on pourra envisager une prothèse. Vous verrez, c'est un peu difficile au début mais tous les patients que j'ai connus s'y sont très bien habitués. Vous marcherez presque comme avant
- Quand est-ce que je l'aurai cette prothèse ?
- Il va falloir être un peu patient. La guérison des tissus doit être complète. Cela varie d'une personne à l'autre. Je ne peux pas vous donner de date. Mais je peux vous promettre que vous remarquerez. Alors courage. Et je ne veux plus entendre parler de ces idées noires. Pensez à votre femme qui met tout son espoir en vous. Elle est si courageuse. Vous n'avez pas le droit de la décevoir.

Le médecin le raisonnait, le reconfortait. Pourtant le cafard revenait vite le hanter. De retour chez lui ça n'allait pas mieux. Plus de toubib et ses belles paroles. Juste sa femme, ses parents, les collègues et les copains avec un sourire collé telle une moustache postiche sur leurs visages tristes. Les mousquetaires essayaient de le distraire en lui racontant leurs péripéties au travail, en famille ou au bistro dans lequel ils avaient l'habitude de se retrouver. C'était pire. Comme il ne voulait presque plus sortir de chez lui, il se sentait tout à fait exclu de ce monde des vivants qui allaient et venaient à leur guise.

Il en avait fallu des mois avant d'envisager un appareillage. Le chuintement des roues du fauteuil roulant sur le sol lui hurlait que dorénavant il ne serait qu'un invalide. Les béquilles lui torturaient les bras. Le déambulateur l'encombraient. Se déplace-t-on ainsi à trente ans ? Pour toujours ?

Sablier gorgé d'humidité, le temps s'embourbait. Les journées, toutes identiques, prenaient l'allure de semaines, de mois. On lui avait dit qu'au bout des ténèbres l'attendait une prothèse qui lui permettrait de remarcher. Il n'en était pas sûr. Et si c'était une fable pour que, peu à peu, il accepte son état ? À cette idée un étai lui enserrait la poitrine. L'air n'arrivait plus jusqu'à ses poumons, restait bloqué dans sa bouche desséchée. Et il y avait la douleur omniprésente qui l'épuisait. L'épreuve des changements de pansement. La jambe, qui n'était plus, le faisait souffrir de la cuisse aux orteils. Fantôme qui ne trouvait pas le chemin vers l'au-delà. Seules les larmes l'aidaient à tenir le coup. Évelyne ne savait plus qu'inventer pour le reconforter. Les amis étaient toujours là, désespérés de le sentir sombrer.

Un jour enfin le médecin lui annonça la nouvelle. Étienne devait voir un spécialiste qui allait prendre les mesures pour sa prothèse. *C'était donc vrai. Je vais pouvoir marcher à nouveau !* Son front se décrispa. Ses yeux se séchèrent. Ses lèvres se desserrèrent en une ébauche de sourire, on aurait dit qu'il avait oublié comment faire, il y avait si longtemps qu'il n'avait pas été heureux. Tous autour de lui laissèrent éclater leur joie de le voir revivre. Sa femme recommença à chanter comme avant.

Les mousquetaires avancèrent timidement quelques plaisanteries qui, face au rire d'Étienne, allaient s'amplifier. Il reprit confiance, retrouva l'envie de rigoler de tout et de rien.

Évelyne était restée. Il avait été appareillé. Il avait recommencé à marcher. Deux enfants étaient venus agrandir leur famille. Il s'était reconverti en agent territorial spécialisé des écoles maternelles, ceux que parents, enfants et instituteurs appellent l'ATSEM ou plus généralement par leur prénom. Les petits avaient reconnu en lui le papa poule, l'avaient tout de suite adopté : *Étienne aide-moi, Étienne j'ai envie de faire pipi, Étienne je suis triste, maman me manque*. Il avait retrouvé l'innocence et la légèreté des écoliers. Il caressait des cheveux, mouchait des nez, embrassait et cajolait.

Au fil des ans, ses prothèses lui ont murmuré leurs secrets. Il aime ces parasites acoustiques qui lui confirment qu'il peut à nouveau se déplacer, presque comme une personne normale. Parfois il repense à l'accident. Les souvenirs lui sont revenus, tout d'abord brouillons, puis étincelants de vérité. Il sait. Lui seul sait ce qui s'est passé. Tout a commencé à cause d'un son quarante ans plus tôt. Le vingt-et-un juin mille neuf cent soixante-dix-neuf. Le film se déroule dans sa tête.

Étienne et Évelyne fêteront bientôt leurs cinq ans de mariage. Cinq années de bonheur, de rires. Même si la vie n'est pas toujours facile, ils sont ensemble et cela n'a pas de prix. Un soir il rentre du collège où il enseigne avec un air cachottier.

– J'ai une surprise !

C'est souvent qu'il lui rapporte une fleur, une friandise ou autre bricole trouvée dans les boutiques sur son chemin. Elle vient l'embrasser. Il lui tend une enveloppe qu'elle saisit délicatement, comme si elle avait peur de la briser.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ouvre ! Lui dit-il, les yeux pétillants.

Évelyne en sort des billets de train et une carte garnie d'un cœur écarlate. Elle le regarde en haussant les sourcils. Il éclate de rire.

– Pour notre anniversaire de mariage, je t'emmène à Paris. Train, hôtel, restau et tout ce que tu voudras.

– Concert, théâtre, musée ! S'écrit-elle en lui sautant au cou.

Ils esquissent quelques pas de danse dans la cuisine, se heurtant aux chaises, à la table, à l'évier, gloussant comme deux gamins.

Le jour du départ, sur le quai de la gare d'Angoulême, ils inspectent leurs billets.

– Voiture 1, dit Étienne.

Le front d'Évelyne se plisse.

– Juste derrière la locomotive. Tu crois que c'est bien ?

– J'en sais rien.

Il sourit, se disant que le destin lui a toujours été favorable : des parents aimants, une femme et un métier qu'il adore. Il décide donc de lui faire encore confiance. Après tout ce n'est qu'un voyage en train, même si c'est un événement pour eux qui ne sortent que rarement de leur ville. Bien installés dans leur siège, ils regardent s'éloigner le quai et les maisons. Le ronron de la machine les berce. Ils rêvent à ce séjour parisien qui les attend. Après une vingtaine de minutes de voyage, soudain Évelyne saisit le bras de son époux.

– T'entends ?

– Quoi ? Répond Étienne en écarquillant les yeux.

Elle pose un doigt sur ses lèvres.

– Chut ! Écoute...

Il ferme les paupières pour se concentrer. Rien.

– C'est le roulement du train.

D'un claquement de langue elle le fait taire.

– Mais non. On dirait un gémissement, un appel.

Étienne sait que sa femme a l'ouïe très fine. Depuis qu'ils ont regardé un documentaire sur les

performances auditives de cet animal, il l'appelle tendrement sa chauve-souris. Elle est capable de percevoir le miaulement d'un chat au bout de la rue alors que les voitures passent sous leurs fenêtres. Il se dit qu'il ne faut pas prendre ses propos à la légère. Si elle affirme entendre quelque chose, c'est qu'il y a quelque chose à entendre. Il se lève pour observer les autres voyageurs du wagon. Pas de gosse geignard ni de vieux bougonnant. Il réfléchit tout haut.

– Il n'y a rien ici. Peut-être que ça vient de la voiture d'à côté. Je vais voir, lui dit-il, en se penchant sur elle.

– Fais attention, répond-elle le visage crispé.

Il rigole.

– Que veux-tu qu'il m'arrive ?

Sa femme l'amuse à être toujours inquiète pour lui. Tout à ses pensées, il se trompe de côté et part vers la locomotive. En se retrouvant dans l'entrée, il réalise son erreur, s'apprête à faire demi-tour quand lui parviennent d'étranges cris : LAI... COUR... Il cherche autour de lui. Il est seul. De nouveau les mêmes paroles incompréhensibles. Sans réfléchir il fait alors ce qui, hélas était encore possible à l'époque, il ouvre la porte qui donne sur la voie. Il capte alors parfaitement les appels : À L'AIDE ! AU SECOURS ! QUELQU'UN ! Horrifié il comprend que la personne qui hurle se trouve sur le toit du train. Il voit l'échelle de la motrice sur le côté. En s'étirant il arrive à en attraper le montant. Saute pour se retrouver sur le premier barreau. Il grimpe. Se cramponnant pour lutter contre la vitesse de la machine. Tout en haut il aperçoit un gamin d'une quinzaine d'années, efflanqué, doigts blêmes agrippés à des bouts de métal, visage disloqué par la panique, bouche écumante, pupilles dilatées, voilées de pleurs qui s'envolent au gré du vent. Les pensées se bousculent dans la tête d'Étienne.

Pari stupide ? Voyage gratuit ? Il va se tuer. Vite faut l'attraper. Avant qu'il tombe. Comment ?

Il se positionne au péril de sa vie sur le dernier échelon. S'accroche à ce qu'il trouve sous ses mains. Attrape le même par le torse. Le tire vers lui. L'enfant serre ses bras autour du cou de son sauveur. À l'étouffer. Étienne cherche son air. S'époumone pour lui faire comprendre d'empoigner un barreau. Ils redescendent en titubant sous les rafales. Arrivent à hauteur de la portière toujours ouverte. Étienne concentre toutes ses forces en un seul geste. Il lance le jeune à l'intérieur du wagon. À ce moment son pied glisse. Il a juste le temps d'apercevoir la figure épouvantée du gamin. Il tombe dans un trou noir sans fin. Un monde où n'existent plus que les sons. Crissement intense. Fuite de pas. Ouragan de cris. La douleur éteint sa conscience à l'instant où sa jambe est broyée par la machine. Sa mémoire vacille. Les prothèses viendront un jour lui murmurer toute l'histoire.